

Brèves littéraires

Brèves

Jour de limbes

France Renaud

Numéro 75, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5699ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, F. (2007). Jour de limbes. *Brèves littéraires*, (75), 23–26.

Jour de limbes

Depuis plus d'un mois, il fait gris. Les trottoirs sont déserts et seuls quelques vieux papiers charroyés par le vent s'animent sur l'asphalte blanchie. Deux véhicules blindés de givre remontent la rue. Les essuie-glace dessinent des hublots devant des mines muettes pressées d'aller ailleurs, entre quatre murs où l'on pourra fermer les rideaux, ouvrir les lumières et oublier les limbes glacées de ce début d'hiver. Vêtue d'une parka, j'arpente le trottoir, le corps dans le brouillard, la tête au-dessus. J'entre dans la friperie, une boutique hors du temps. Des vêtements des trente dernières années sont jetés pêle-mêle dans de grands bacs de bois ou accrochés aux cintres. Le polyester côtoie la laine et le nylon. De rares étoffes de gabardine ou d'organdi, de chiffon, de mousseline émergent parfois sous mes doigts, échappant à l'oubli. Tous ces vêtements ont une histoire. Je cherche une chose belle et rare.

Une cliente bavarde avec éclats. Je ne sais de quoi, je n'écoute pas. Elle parle à la vendeuse qui n'a pas l'air d'enregistrer, occupée qu'elle est à défroisser des nippes à l'aide d'une machine à vapeur. Dans la foison d'étoffes et de couleurs, je sens un tissu, souple comme une peau. C'est une blouse rose, faite de soie fine, d'une coupe qui semble dater du temps des crinolines, cintrée, puis s'ouvrant comme une fleur. L'œuvre d'une fée : les bordures soigneusement ourlées, le plissement léger de la manche, les boutons de soie rose appareillés. Le tissu doux glisse sur mes mains. Un instant, j'imagine la femme qui l'a portée. Issue d'un milieu aisé. Mince, raffinée, sans doute fragile. C'est la blouse d'une jeune fille, mais sa propriétaire devait être âgée. Une éternelle belle dans sa blouse de pétale maintenant abandonnée. Elle a beaucoup aimé ce vêtement, j'en suis certaine. Il n'y a qu'à voir le soin avec lequel elle l'a conservé. Une idée s'installe tranquillement dans ma tête. C'est la blouse d'une morte. Elle ne s'en serait pas défaire autrement.

Je tiens dans mes mains le tissu, j'hésite, prise de respect, lorsque mon attention est attirée par l'autre cliente. Rondelette, la cinquantaine, vêtue de plusieurs couches de lainage, elle parle fort, avec animation, sans se laisser démonter par l'attitude revêche de la vendeuse. La petite femme de laine, fébrile, manque d'affection, elle est prise dans un souvenir de tortue qui lui revient tout à coup à la faveur du temps trop gris.

— Ma tortue mangeait plus, raconte la femme. J'ai bien vu qu'elle était malade. J'avais beau y donner des feuilles de salade, des vitamines, ça ne s'arrangeait pas. Elle bougeait presque plus. Je m'inquiétais. Mes enfants aussi. J'avais peur qu'elle meure, alors je l'ai mise dans ma poche, elle était toute petite, je l'ai portée chez le vétérinaire. Il lui a fait un examen. Au bout d'un moment, il était sûr de lui, il a dit : « Elle a rien, votre tortue. » « Comment qu'elle a rien ?, je lui ai dit. Ça fait un bail qu'elle mange pas, même ses pattes ont maigri ! ». Là-dessus, le vétérinaire remet la tortue sur le comptoir, lui flatte la tête et me demande son nom. Son nom ? Ça m'a soufflée, je m'étais jamais posé la question. Elle avait pas de nom. Pour nous, c'était juste la tortue. « Va falloir lui donner un nom, m'a dit le vétérinaire, lui parlez-vous à votre tortue ? »

Et la femme éclate de rire. La vendeuse, réfugiée dans ses pensées, relève la tête. Par la vitrine aux bords gelés, elle voit que le temps s'assombrit. Le vent se démène. Un sac de plastique blanc à moitié déchiré vole vers le ciel. Comme je veux connaître la suite, j'encourage la cliente d'un sourire. Elle n'en demande pas plus.

— J'ai remis ma tortue dans ma poche. Je me suis dit : « quelle drôle d'idée ! » Mais ça coûtait rien d'essayer. De retour chez nous, me v'là-tu pas dans mon salon, à quatre pattes, en train d'jaser à la tortue ! Ça faisait rire les p'tits. J'avais l'air d'une vraie folle ! Tous les jours, j'prenais la tortue dans mes mains, j'y piquais une p'tite jase, j'y demandais quel nom qu'elle aimerait. On a fini par l'appeler Philomène. Vous me croirez si vous voulez, elle s'est mise à aller mieux. Au bout d'une semaine, elle trottait partout dans la maison. Je m'assoiais dans ma chaise, je lui faisais des signes, je l'appelais : « Philomène ! » Et ma Philomène rappliquait. Elle se mettait à courir. C'était pas trop, trop vite. Pour une tortue, c'est

toute une trotte ! Elle traversait la pièce au complet pour venir me rejoindre, puis là, j'y flattais la tête. Elle adorait ça. Vous saurez ça, pour les tortues, c'est la tête.

Elle rajoute, songeuse.

— C'est bien pour dire, les tortues, on pense que ça communique pas.

Ravie de cette histoire de survivante, moi qui surnage depuis un mois, je demande à la cliente ce qui est arrivé par la suite à Philomène. Heureuse de trouver un auditoire aussi empathique, la cliente a les yeux qui brillent. Mais elle se rembrunit subitement. Elle respire un bon coup et finit par admettre qu'hélas, un jour, elle l'a trouvée dans un drôle d'état.

— Elle bougeait plus. La tête était rentrée dans la carapace. On avait beau la tourner sur le dos, la remettre sur ses pattes, la tapoter, elle bougeait pas plus qu'une roche. Au bout de trois jours, je me suis décidée à l'enterrer.

Depuis mon intervention, la vendeuse commence à s'intéresser. Pas tellement à la tortue, mais à ces deux bonnes femmes qui s'inquiètent pour une bestiole à carapace qui ne sait même pas crier. Tout de même, j'ai une vénération pour les tortues. Je viens tout juste de m'attacher à cette Philomène, et voilà qu'elle claque sans explication.

— On n'a jamais su de quoi elle est morte ?

La femme a l'air d'hésiter sur la réponse qui conviendrait. J'attends toujours. Elle semble partagée, mais c'est une courageuse. Alors, d'un trait, comme à regret, elle me lance qu'elle a jamais trop su. Toutefois deux ans plus tard, elle est tombée sur un article dans un magazine. On y expliquait que les tortues retraient périodiquement dans leur carapace pour hiberner. Même les tortues domestiquées.

J'ai toujours eu le chic pour déterrer les secrets invouables, je ne me le reprocherai jamais assez. La pauvre femme est toute désolée. Et moi aussi. Ma décision est prise. Quand je croiserai de ces carapaces abandonnées au hasard des trottoirs, je les laisserai dormir sans les retourner. On ne sait jamais ce qu'on va trouver sous les pierres.

Préoccupée par le drame de Philomène, j'ai oublié le morceau de tissu replié sous mon bras. Sans le savoir, j'emporte mon butin sous les yeux de la vendeuse qui, décidément, ne veut rien voir. Trop de brouillard au-dedans, au-dehors. Je ne prends conscience de mon erreur qu'un coin de rue plus loin. Tant pis. Je ne la voulais plus, mais puisque c'est comme ça, je garde la blouse. À peine entrée à la maison et la porte refermée, je suis incommodée par une odeur étrange. Un parfum répand son effluve, insidieux, incertain. On dirait une présence. Une vague terreur m'envahit. C'est une odeur presque animale de musc ancien mêlé d'essences florales. Un relent d'embaumement ? Mais non, je me rassure. Que ferait la blouse dans une friperie ? Le parfum a tout simplement vieilli et, par temps humide, les odeurs s'amplifient. C'est tout de même étrange qu'un parfum aussi puissant émane d'une si petite soie. Tel un génie libéré d'une ancienne fiole, le parfum s'empare de la cuisine, s'insinue dans la chambre et j'ai beau faire entrer de l'air, il reprend corps avec force sitôt les fenêtres fermées. Je mets de la musique du Sud pour conjurer le sort et j'entreprends de laver le vêtement. Au premier frottement, la soie se désintègre littéralement. Je n'ai plus entre les mains que des filaments, on dirait les miettes d'une peau de chagrin.

Pour sûr, c'était la blouse d'une morte. Elle a tout fait pour me le dire. « Tu peux partir tranquille, je murmure à la morte, ta blouse ne t'aura pas survécu. »

Dehors, il fait un temps de limbes. Le vent s'est tu. Le ciel se dérobe. Encore une semaine, à ce qu'ils ont dit. J'hiberne. Et je ne suis pas malade. Il y a trop de revenants par temps gris. Je préfère m'abîmer du sommeil des tortues.